

Reddition du Maquis de Grandrupt. L'honneur d'un homme

Grivesnes - Deschaseaux... La vérité

*Racontée par Marcel Dolmaire, acteur et témoin, déporté sous le nom de Dejean à Dachau et Auschwitz, avant de reprendre, en profitant de la pagaïe ambiante, son vrai nom à Flossenbürg.
Extraits de son récit « Avoir 20 ans dans les camps nazis » :*

... A cinquante mètres à notre gauche nous voyons partir la «Brigade volante» du maquis avec armes et bagages. Puis vers 10 heures Pierre qui est en avant fait signe et immédiatement un F.M. de Bertaux accueille les Boches par quelques rafales. Les Allemands répondent, les balles sifflent, on s'aplatit. Les trois F.M. tirent maintenant ensemble et les assaillants disparaissent. Nous saurons par la suite que quatre ou cinq d'entre eux sont restés sur le terrain. De notre côté l'adjoint de la *trentaine*, 20 ans, a été tué d'une balle dans le cœur.

Du côté anglais on n'entend plus rien après une très vive fusillade ; ils sont bien passés.

Calme complet, la pluie cesse. Et vers 10 h 30 un agent de liaison arrive et apprend la nouvelle stupéfiante : on se rend !

Comment ! sans se battre ?

Je donne l'ordre à mes camarades de sizaine de ne pas bouger et avec le lieutenant nous allons aux renseignements. Il en ressort que le capitaine *Leclerc*, chef du maquis, a reçu le message suivant : « *Vous êtes encerclés par deux régiments et de l'artillerie légère. Si vous ne vous rendez pas, 400 otages des villages de G. et de V. seront déportés et les villages brûlés. Le général allemand garantit que vous serez traités en prisonniers de guerre. Je vous conseille la voix de la raison. signé : Grivesnes.* »

Grivesnes, adjoint de *Leclerc*, capturé quelques jours plus tôt par les Allemands, réapparaissait ainsi. Il était l'un des plus posés parmi nos chefs et nous avons durement ressenti sa disparition.

L'ultimatum donnait 12 h 30 comme heure limite pour se rendre et les villages menacés étaient ceux où vivaient les familles de la plupart de nos camarades.

En même temps des bruits divers commençaient à courir, notamment que les Allemands qui nous encerclaient depuis la veille avaient assisté au dernier parachutage.

Il fallait se rendre à l'évidence. Mais nous, les scouts, nous ne nous rendons pas. Je donnais l'ordre de ramasser les mitraillettes Sten, les grenades et d'abandonner les sacs pour ne prendre que des munitions et un peu de ravitaillement. On va passer, et de force s'il le faut.

Malheureusement je vais voir nos officiers pour leur annoncer notre décision et ils me sautent dessus :

- *Tu n'es pas fou ! Vous allez faire fusiller tout le monde, les Boches savent combien nous sommes et s'il en manque, tout le monde y passera.*

Comme je sais que d'autres se préparent à partir et que nous ne voulons pas donner le mauvais exemple, la rage au cœur, les larmes aux yeux, nous acceptons d'être prisonniers pour ne pas faire tuer des innocents. Nous acceptons la mort fusillé car nous ne croyons pas à la parole des Boches.

Nous démontons *Cambronne* notre fusil-mitrailleur, nous jetons les pièces de la culasse mobile et dispersons tout le reste: fusils, mitraillettes, grenades, antichars PIAT etc.

Nous assistons navrés au pillage du camp par les nôtres : cognac, vin, eau de vie, ravitaillement ; nous voyons les scènes de désespoir de ceux qui pleurent, qui se saoulent, qui se suicident, cependant que toutes les armes sont détruites.

Certains se rassemblent pour essayer de forcer l'encerclement.

Pour nous, le sacrifice est fait et, sans attendre ni nous occuper de personne, nous partons non sans remarquer Bertaux qui organise sa Trentaine pour ramener le cadavre de Victor son second. Quelques coups de feu éclatent encore à droite et à gauche par intermittence.

Tête haute malgré tout car nous ne sommes pour rien dans cette reddition après un combat où nous n'avons pas eu le sentiment de nous être vraiment battus, et où les Allemands ont employé leurs méthodes habituelles, nous nous dirigeons vers la sortie de la forêt par le chemin ordinaire.

A 100 m de la sortie nous nous trouvons tout à coup en présence du capitaine *Grivesnes*, mains liées derrière le dos, près d'un général allemand à cheveux blancs et en pantalon à bande rouge, entourés d'une trentaine d'officiers armés qui dirigent leurs armes contre nous.

Salut militaire à *Grivesnes* qui demande :

– *Vous êtes encore tous là ?*

Sur notre réponse affirmative, il manifeste les signes du plus complet découragement et de l'inquiétude la plus grande tout en conservant une attitude digne. Son arrestation, quelques jours plus tôt avec un autre qui mourra torturé, aurait dû entraîner la dispersion du maquis, déjà en partie dispersé et qui, au contraire, s'était regroupé pour obéir à des ordres venus de loin et ignorant la situation. *Grivesnes* sera considéré par certains comme nous ayant trahi, ce que je ne crois pas. A son retour sa femme le quittera, il perdra son poste d'instituteur, sera menacé de mort, s'engagera dans la Légion comme 2^e classe pour la guerre d'Indochine, etc. Il est mort, il y a quelques années, exilé, capitaine en retraite de la Légion. Nous sommes fouillés. J'avais oublié dans une poche mon petit 6,35 qui provoque quelque émoi quand je le sors et le remets au général. Puis, les premiers du maquis, nous sommes emmenés dans un champ de trèfle, à droite de la route menant au plus proche village. Nouvelle fouille pour nous prendre nos couteaux, boussoles, cartes, poignards, ravitaillement, sacs, tout y passe. Les autres arrivent petit à petit, par groupes, avant le gros des troupes avec les officiers. On doit s'asseoir cinq par cinq dans le champ, et si l'on bouge, ça tire.

A 100 m de nous, on aperçoit un cadavre.

Arrivent aussi les otages ou des gens suspects pour les Allemands. Le curé du village voisin, très engagé dans la Résistance et qui sera fusillé quelques heures plus tard, fait signe à notre aumônier, l'abbé Gérard : ils se donnent mutuellement l'absolution. Mon ami Jean est méconnaissable, en caleçon et chemise, tremblant, grelottant, hagard, et sous une impression de terreur et de souffrance non dissimulée qui ne nous rassure pas. Il vient de passer plusieurs heures à genoux sur un fer en T.

Un incident nous fait craindre le pire : l'un des nôtres que j'avais vu vider une bouteille de cognac cul sec au camp se prend de querelle avec les Allemands qu'il insulte. Des soldats s'apprêtent à le pendre lorsqu'un officier intervient et s'oppose à cette exécution sommaire en expliquant que l'homme n'a plus toutes ses facultés car il est « carrousel » (soûl). La troupe grogne et nous sommes heureux de constater que l'armée allemande n'a plus non plus toute son ancienne discipline.

Je remarque aussi un civil français, jeune, qui était, j'en suis persuadé, dans le maquis avec nous. Il ne tourne jamais sa figure vers nous. Les Allemands lui remettent un de nos Colt automatique, et il part en voiture avec l'un d'eux.

Un soldat allemand de son côté remarque une montre au poignet de l'un des nôtres, il la lui prend en disant « für offizier », mais la met dans sa poche.

Sans les gradés qui sont corrects et maintiennent la discipline, les soldats auraient vite fait notre affaire. Ils ne manquent pas de le crier bien haut devant leurs officiers qui feignent de ne rien entendre. Tout cela nous fait bien plaisir car nous pensons que la victoire est proche. En attendant la troupe se rattrape en nous injuriant et en nous menaçant : « *Bandits, Terroristes, Francs-tireurs, alles Kaput, alles paradies* ». Tout le monde au paradis, c'est la première parole..

« Ce n'est que plus plus tard que j'ai appris pourquoi n'avait pas été respectée la règle qui veut qu'un maquis se disperse dans les 48 heures de la capture d'un responsable auquel il est demandé de tenir à la torture pendant ce temps : les SAS ont demandé qu'on les aide pour un parachutage demandé par eux, et notre dispersion a été de ce fait retardée de 24 heures, 24 heures de trop qui ont permis à l'armée allemande de nous encercler.

Le major SAS (major Farran) aurait, toute sa vie, considéré être responsable de ce qui a suivi. Responsabilité qu'il disait avoir portée comme une croix... »

« Ce n'est que plus tard encore que j'ai appris, par les confidences indignées d'un de ses membres peu consentant, qu'un "jury" d'hommes de notre Maquis formé après notre retour des camps avait décidé de mettre le désastre sur le compte d'une trahison de *Grivesnes* et voulait le condamner à mort... Vérité qui avait fini par être trop lourde à porter seul ? »

« Grivesnes sera considéré par certains comme nous ayant trahi, ce que je ne crois pas. A son retour de déportation, sa femme le quittera, il perdra son poste d'instituteur, sera menacé de mort. Il s'engagera dans la Légion comme 2ème classe pour la guerre d'Indochine. Robert Rozot, c'est son vrai nom, est mort il y a quelques années, exilé, capitaine en retraite de la Légion. »

Marcel Dolmaire

Une histoire faussée, parce qu'on a pas cherché à la comprendre. Parce qu'il était bien plus facile, après, de reléguer au second plan les circonstances exactes jusqu'à les faire oublier... et de faire ainsi oublier les défaillances d'un système et des hommes qui l'ont dirigé : celles des vrais responsables

Ceci a permis de créer une légende... mais n'a pas fait revenir les morts. Ceci a sali un homme, une famille... Et sans doute a tourmenté jusqu'au bout ceux qui avaient une conscience

The book cover features a vertical background of light blue and white stripes. A black silhouette of a watchtower with a ladder and a small figure inside is positioned on the right side. A jagged, hand-drawn black line representing barbed wire runs vertically on the left and horizontally across the top and bottom. In the top right corner, there is a blue square containing a white cloud. The author's name and the title are printed in the center-left area.

Marcel DEJEAN

**AVOIR 20 ANS
DANS LES
CAMPS
NAZIS**

Des Vosges à
Flossenbürg
par Dachau
Auschwitz
et autres

MÉMOIRES D'HOMMES

AVOIR VINGT ANS DANS LES CAMPS NAZIS

Ce récit, rédigé à 20 ans en 1945, avant d'avoir pu reprendre la moindre activité, et donc avec une mémoire intacte, fraîche et claire, voulait, sans idée d'être édité, ne pas oublier ce qu'il croyait hors du commun, afin de s'en souvenir, et de pouvoir le transmettre à ses futurs enfants quand ils auraient 20 ans.

Son idée était de raconter sans littérature ni lyrisme, au jour le jour, ce qu'il avait vu, éprouvé, découvert, sans cacher ce qu'il n'avait pas voulu croire tant qu'il ne l'avait pas constaté, ni ce qu'avaient été ses propres faiblesses dans ce monde impitoyable où il fallait avoir une foi insensée et une chance extraordinaire pour survivre, ce qui a créé une gêne d'être revenu, alors que tant sont morts. Il était dès cette époque peu satisfait par la littérature sur les camps, sauf quand il s'agissait d'ouvrages exposant de façon sérieuse et critique le système concentrationnaire et ses diverses victimes.

Lui ne souhaitait rien d'autre que de décrire son expérience de la vie quotidienne dans des camps célèbres comme Dachau et Auschwitz, mais aussi d'autres qui le sont moins, comme du calvaire de la longue et meurtrière évacuation d'un camp de Juifs satellite d'Auschwitz, et de l'expérience du retour dans une France qui n'était pas celle dont il avait rêvé. A l'époque déjà, ceux qui n'y avaient pas été en savaient plus que nous.

Il est conscient de n'être qu'une voix et une histoire particulière parmi des centaines de millions d'autres vécues par ceux qui ont souffert des utopies inhumaines du XX^{ème} Siècle tout comme des hommes et des femmes qui les ont mises en œuvre. Parce que les victimes n'ont pu que rarement s'exprimer, et que trop en ont fait commerce, il a admis que son récit ne reste pas totalement inconnu.

Marcel Dejean qui avait repris son nom de Dolmaire à Flossenbürg sous le numéro 48.302, a réussi en 1948 dans un bon rang le concours de L'Ecole Nationale (d'Administration) de la France d'outre-mer, ENFOM, à laquelle il se destinait.

Cela l'a entraîné à des études imprévues chez des Indiens en 1950 au Mexique où il est arrivé par les États-unis qu'il a découvert à cette occasion. Il a rencontré alors une réfugiée française qu'il a épousée, puis ils sont partis en Haute-Volta (Burkina-Faso) et au Niger jusqu'aux indépendances en 1960 pour y apprendre et y exercer son métier d'Administrateur. Par la suite il a connu, avec des activités diverses essentiellement axées sur le développement, la formation et l'économie, le Togo, le Bénin, le Tchad, la République Centrafricaine, l'Algérie, le Sénégal, Madagascar. Il a séjourné assez longtemps en Guadeloupe, au Brésil, au Zaïre, avant de revenir en France en 1976 dans un organisme de Coopération ferroviaire. Il a été mis à la retraite en 1985, sans rester inactif pour autant.

Avec son épouse rencontrée au Mexique ils ont eu quatre enfants dont deux nés en Afrique.

ISBN : 2-84367-014-4

Prix : 25 €